

VIVE
LE PREMIER
MINISTRE



Vive
Monsieur JOSPIN

REQUIEM POUR UN MARGOULLAT

JOËLLE HERRY

JAZ.MEG
DIT
050500

ARATION PNEU



Araka mène l'enquête...

Polar

Mahorais



Les éditions du baobab

BP 172 Kawéni - 97600 Mamoudzou - Mayotte

editionsdubaobab@wanadoo.fr

www.editionsdubaobab.com

ISBN : 2-908301-34-2

Photo de couverture : Joëlle Herry

**REQUIEM
POUR UN MARGOULLAT**

Joëlle HERRY



Je remercie Noëlle et Serge, mes premiers lecteurs.

Je remercie Abel pour sa patience.

« Moi je connais l'assassin mais je ne peux pas le lui servir sur un plateau, sinon il serait fichtrement déçu! »

Ed Mc Bain.

« Marseille n'est pas une ville pour touristes. Ici, il faut prendre partie, se passionner. »

Jean Claude Izzo.

Total Khéops.

Et si à Mayotte, c'était un peu pareil ?

Prologue

La lune s'est retirée loin derrière d'épais nuages de pluie qui arroseront l'île au petit matin. Pas de lune. Pas de lueur. Noir complet à part un ruban d'asphalte plus clair que les fossés noyés dans l'ombre.

Il a l'habitude de marcher dans la nuit, l'habitude de celui qui ne connaît pour ainsi dire que la lumière naturelle et qui a appris par cœur le périmètre dans lequel il se déplace. Le contact de ses pieds nus sur l'asphalte lui suffit pour savoir qu'il avance dans la bonne direction. Dans le virage, les pieds s'arrêtent, tâtent l'herbe du côté, puis la terre vaseuse léchée par la marée. Pas de bruit à part des frôlements d'ailes d'insectes et la lourde respiration des roussettes suspendues tête en bas dans le sommeil. Pas de bruit à part le clapotis de l'eau qui remonte dans les palétuviers. Plus aucun bruit depuis le démarrage en trombe de la voiture.

Les pieds cherchent leur équilibre dans la mollesse glissante de la vase et soudain... Il le sent avant de le voir. Une jambe repliée, l'autre recouverte déjà de boue et de feuilles séchées que la marée charrie, les bras rejetés en arrière. On dirait qu'il est brutalement tombé en arrière et qu'il n'a servi à rien que les palétuviers le retiennent dans sa chute.

Sa tête penchée en avant ballotte sous le mouvement de l'eau et laisse apercevoir un trou béant dans le crâne.

- Trop tard.

La mangrove

S'épanouissant dans les eaux troublées par un mélange de vase et de terre, soumise au balancement des marées au fond des baies envasées ou des estuaires de rivières, la mangrove constitue une véritable forêt dans l'eau, dans laquelle il est difficile de pénétrer et encore plus difficile de progresser, vu l'entrelacement compliqué des racines en échasses que développent les palétuviers pour se fixer au sol. D'autres types de racines qui alimentent en oxygène des arbres installés sur des sols asphyxiants, font penser à des champs hérissés de lames de couteaux qui sortent du sol : elles ne facilitent pas l'accès à ce territoire de l'ombre.

Si la mangrove protège et abrite un petit peuple de poissons, de coquillages, de crabes et d'oiseaux, l'homme s'y enfonce très rarement, sauf dans les couloirs dégagés où sont amarrées quelques pirogues. Pour le reste, c'est une jungle aquatique, un désert de troncs et de branches enlacés dans une verdure persistante.

C'est aussi l'endroit idéal pour se débarrasser d'un corps qui s'enfouit peu à peu dans la vase et se fait littéralement dévorer par la mangrove.

Les soldats ne s'y sont pas trompés tant au Vietnam, qu'en Indonésie ou encore à Madagascar, en se débarrassant de leurs morts encombrants dans la mangrove.

Même en dehors des guerres, la mangrove demeure un no man's land inquiétant entre la terre et la mer.

Un mort : où ça ?
Devinez !

Jeudi 29 janvier.

Température : 33 degrés.

Taux d'humidité : 93 %.

Si je m'étais laissé impressionner par la dernière averse qui a fait dégringoler devant le journal de la boue liquide mêlée à des pierres et à des branchages, si je m'étais senti pris à la gorge par la chaleur suffocante qui succède à la pluie au point de préférer la douceur de la clime du bureau, si j'avais cédé à la tentation d'une sieste délicieuse sous le manguier de mon jardin, je n'aurais pas pris mon scooter, j'aurais remis à plus tard mon reportage à Dzoumogné, dans le nord de l'île, et rien de ce que je vais raconter ne me serait arrivé.

Mais voilà ! J'ai bravé le soleil, la chaleur et la fatigue, moi qui ne suis pas brave du tout, bien au contraire et je suis sorti à trois heures dans la rue Babou Salama à Cavani-Stade. Rien ne bougeait : même les poules s'étaient réfugiées dans l'ombre des terrasses et les coqs se taisaient.

Maintenant sous un soleil de fer et sur ma machine de fer, j'essaie de suivre les méandres de la route qui serpente entre les bananiers. Mentalement, je me répète le nom des bleds dépassés : Majicavo, Koungou, Trévani, Kangani, Longoni ; il ne me reste donc plus qu'à traverser Bouyouni pour arriver à destination. Pas la peine d'éponger la sueur qui coule dans le cou, qui ruisselle sur le ventre, dans le dos, qui s'insinue dans le moindre recoin de la chemise pour la maculer d'auréoles. Pas la peine.

Une sueur intarissable tant qu'il restera de l'eau dans le corps ! Heureusement, le vent du déplacement la sèche à même le corps.

De part et d'autre du ruban gris ? À gauche, des bananiers encore et toujours, piqués dans la latérite des collines, et à droite, devant les eaux calmes du lagon, la mangrove. Un beau morceau de mangrove qui vient jusqu'au bitume déployer les échasses de ses palétuviers, laissant deviner une forêt de troncs à la torture.

Si je n'avais pas cédé aux récriminations de Kamal, qui me réclame ce papier depuis trois jours, mes yeux n'auraient pas été arrêtés par la jeep de la gendarmerie garée en plein virage après le village de Bouyouni et je n'aurais pas vu deux gendarmes fouillant l'épaisseur de la mangrove.

Mais je suis là et je ne peux pas ignorer l'animation inhabituelle sur le bord de la route, ni ne pas remarquer qu'un des gendarmes, tête nue, le képi sous le bras, est descendu dans la vase.

C'est un gars à la peau sombre et au corps râblé ; il doit avoir dans les trente ans. Dès qu'il fait un pas, ses chaussures sont aspirées par le sol spongieux et je le vois qui se déséquilibre pour se dégager. Je ralentis, je coupe les gaz, j'enlève mon casque et j'essaie d'ordonner mes touffes de cheveux roux du plat de la main. Je tire aussi sur ma chemisette pour ne pas avoir l'air trop débraillé.

Devant moi, la mangrove à perte de vue ! La grande mangrove qui recouvre plus de la moitié de la baie de Longoni, continue jusqu'à Bandraboua où elle s'arrête inexplicablement pour se fondre dans la brousse. La coiffe vert acide des palétuviers rhizophoras, de loin les plus nombreux à cet endroit, s'étend comme un moutonnement de verdure jusqu'à la mer.

Je reconnais l'autre gendarme, un mzungou plus âgé que son collègue, que j'ai déjà vu la semaine dernière ;

la quarantaine bien portée, l'œil vif, il était chargé de récupérer les cartons d'archives de la Société des Constructions Mahoraises, accusée de malversations. Je me souviens avoir attendu deux heures pour rien ou presque, tant les chiens de garde de la société en question me tenaient au large. Finalement, j'ai fait une photo du gendarme, qui s'en allait avec son carton d'archives dans les bras. Cette fois, il n'a rien dans les bras ; appuyé à la portière de la Jeep, il scrute l'ombre sous les arbres, une ombre dense, parfois éclaboussée de soleil, quand celui-ci réussit à percer le dôme des feuilles épaisses et caoutchouteuses.

Les bêtes qui vivent là, n'ont aucune idée de la lumière directe du soleil ; c'est l'épaisseur de l'obscurité et la solitude qu'elle garantit qui leur plaît, ainsi que la richesse de l'endroit en micro-organismes de toutes sortes : moisissures, algues collantes agglutinées sur les racines, coquillages en décomposition.

Que peuvent rechercher les gendarmes dans un pareil marécage ? Celui qui est resté près de la Jeep me regarde approcher et béquiller à cinq mètres de lui ; un sourire narquois flotte autour de sa moustache poivre et sel :

- Tiens, la presse est déjà prévenue ?

Je ne sais pas si je dois être content d'avoir été si vite reconnu. À Mayotte, on devient vite une figure célèbre surtout si on a les cheveux roux carotte comme moi, une peau laiteuse criblée de taches de rousseur et un mètre quatre vingt-sept d'allure dégingandée. Je proteste :

- Vous savez bien que non !

Et puis j'ajoute comme si je me sentais obligé de me justifier :

- Je vais à Dzoumogné faire un reportage sur le nouveau terrain de sport.